

CIORAN, ELIADE, IONESCO : LA FORCE DE L'AMITIÉ

Alexandra LAIGNEL-LAVASTINE, *Cioran, Eliade, Ionesco : l'oubli du fascisme*. Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 553 pp., ISBN-2 13 051783 8.

Malgré son ton persuasif le livre d'Alexandra Laignel-Lavastine sur *Cioran, Eliade, Ionesco : l'oubli du fascisme*, pose plus de questions qu'il n'en résout. Tout d'abord il s'agit de trois écrivains qui, à des titres divers, se sont exprimés par des œuvres littéraires. Seul Mircea Eliade est également l'auteur d'une œuvre scientifique, par laquelle il a établi en majeure partie sa renommée. Or cette dimension de leurs écrits, essentielle à notre avis, n'occupe qu'une place fort secondaire dans l'ouvrage d'Alexandra Laignel-Lavastine. Au point de vue strictement littéraire l'œuvre de ces trois auteurs est fort divergente : Cioran a pratiqué l'essai, Eliade l'essai, le roman et le récit, Ionesco s'est presque exclusivement consacré au théâtre. En plus, leur œuvre n'est nullement comparable. D'après les normes modernes ils se sont aventurés le plus loin possible dans l'expression formelle de leur pensée, allant jusqu'aux limites de l'écriture et de l'imaginaire, tentés par l'absurde et le néant, faisant même éclater le langage, comme ce fut le cas dans le théâtre d'Ionesco. Songeons également au caractère explosif, provocateur du style de Cioran. Ce qui caractérise leur œuvre, c'est chez chacun à sa façon, la rupture avec le monde. Malgré les divergences c'est ce qu'il y a peut-être de commun entre Ionesco et Cioran. A côté de son œuvre historique et philosophique Eliade s'est exprimé par la voie du conte fantastique, ce qui est une manière de déchiffrer le monde, d'"explorer" la réalité "inaccessible à la connaissance mécaniste". J'emprunte ces formules à N.Steinhardt, qui n'hésite pas à parler

du caractère "explosif", "désintégrant" de l'écriture "fiévreuse" de Mircea Eliade.¹

La photo de la Place de Fürstenberg

Qu'est-ce qui permet alors à Alexandra Laignel-Lavastine de réunir, malgré leurs divergences, les trois auteurs, d'en faire en quelque sorte les trois personnages principaux de son livre ? C'est précisément grâce à la coupure qu'elle effectue entre l'œuvre et la vie, à la réduction à laquelle elle soumet l'œuvre et la pensée de ses héros, les réduisant à l'aspect politique, tout à fait passager et, tout compte fait, extérieur à leur œuvre littéraire, qu'elle parvient à les réunir. Dans le cas d'Eliade elle va même jusqu'à réduire son œuvre scientifique aux prises de position politiques de l'auteur dans la période roumaine de sa vie et même après. Elle commet là le péché de ce que les Allemands appellent "*hineininterpretierung*", c'est-à-dire d'interpréter le texte en fonction du sens qu'elle veut lui donner.

Je me demande même en quelle mesure il est possible de réunir les trois auteurs en une triple biographie politique. Il ne suffit pas de se baser sur la célèbre photo de la place de Fürstenberg à Paris, où figurent les trois personnages comme dans un décor de théâtre au centre duquel se trouve la lanterne, reproduite en rouge sur la couverture du livre. Bien sûr, la réduction à laquelle ces trois sont livrés, se défend par l'époque, par leur pays d'origine, par leur exil, par l'amitié qui les a liés, même par leurs sympathies ou opinions politiques des années '35, que par ailleurs Ionesco n'a jamais partagées. Sur ce point l'image du trio éclate. D'accord, il y a le régime du maréchal Antonescu sous lequel Eliade et Ionesco ont fonctionné, mais là aussi il s'avère difficile de prendre au sérieux le rôle que Cioran y a joué. En fin de compte, qu'y a-t-il de reprochable, de criminel même du point de vue juridique et moral, à vouloir quitter à tout prix le pays, en acceptant en tant que citoyen des postes diplomatiques à l'étranger, dans des fonctions

¹ N. Steinhardt, *Opera literară a lui Mircea Eliade: Literatura ca semnificant*, dans *Critica la persoana întâi*, Editura Dacia, Cluj, 1983, p.28.

purement culturelles, qu'Eliade et Ionesco ont remplies d'ailleurs d'une manière fort correcte ? Pour Eliade ce fut d'ailleurs le seul moyen d'avoir accès à des bibliothèques étrangères, surtout à Londres, et de poursuivre ses recherches scientifiques. Ne perdons pas de vue que durant les années '20 et '30, Eliade et Cioran avaient l'habitude de voyager beaucoup, de fréquenter des universités étrangères, de se comporter en de véritables intellectuels universitaires, mus par un besoin de connaissance universelle. Par sa correspondance on sait que c'est le seul objectif d'Eliade de se procurer les livres, sans lesquels il aurait été obligé d'arrêter ou du moins de suspendre ces travaux, qui formaient le but de sa vie. Songeons aussi à la tristesse qui l'accapare en apprenant que toute sa bibliothèque a péri dans l'incendie de Londres, présageant en quelque sorte la catastrophe de Chicago à la fin de sa vie.²

Une question beaucoup plus grave, c'est celle de faire assumer par Cioran, Eliade et Ionesco leur rôle emblématique, celui d'être représentatif de tout un pays et d'appliquer ensuite, par une espèce d'implacable logique, à tout le peuple, à la Roumanie des années '30 à '45, l'image fasciste que l'auteur leur impose, assimilant même le soi-disant fascisme "roumain" au nazisme et fascisme allemand et italien, même au régime dictatorial de Salazar, y impliquant, par la même logique, l'antisémitisme et pourquoi pas tout l'holocauste, dont l'auteur rend même coupable Eliade par sa théorie du "sacrifice". Mes lectures de Petru Culianu, de Matei Călinescu sur les idées politiques d'Eliade, replacées dans l'époque et dans l'œuvre de l'auteur du *Mythe de l'éternel retour*, m'apprennent, tout en partageant avec eux les mêmes embarras, la complexité de cette histoire.

Un silence intentionnel ?

Là où Alexandra Laignel-Lavastine exagère vraiment, c'est dans sa manière, sans aucune preuve, de transformer l'amitié qui

² Mircea Eliade, Lettre aux parents du 19 juin 1946, dans *Europa, Asia, America. Corespondența*, vol. I, A-H, Bucarest, Humanitas, 1999, p.337 et surtout p.339.

liait les trois auteurs en un complot, en une espèce de conspiration du silence insinuant qu'ils essayèrent ainsi de camoufler leur passé "fasciste", y impliquant Ionesco comme témoin complice, et d'établir là-dessus, tout à fait frauduleusement, leur célébrité littéraire. Le choc provoqué par le livre d'Alexandra Laignel-Lavastine dans la presse occidentale démontre bien que les trois Roumains avaient raison de craindre les risques incalculables qu'ils auraient pris s'ils avaient tenté d'expliquer immédiatement après la guerre leurs sympathies ou engagements politiques fascistes, même en les regrettant. Le retour inévitable au pays, qui en aurait suivi, aurait signifié l'incarcération et la mort. De même leur position en France, déjà extrêmement fragile, se serait avérée intenable. Marie-France Ionesco a parfaitement raison d'insister sur le fait que dans le climat politique d'épuration qui régnait à Paris immédiatement après la guerre, il fut quasi impossible à Cioran de s'expliquer sur son passé. Comme apatride il aurait risqué d'être expulsé du pays. Personne ne peut lui reprocher de s'être tu dans ces conditions-là. Cela aurait été un acte d'héroïsme, écrit la fille d'Ionesco, d'avoir témoigné de ses sympathies pour la légion de fer des années '35-'37.³

Est-ce une raison suffisante pour pardonner leur silence ? Dans le contexte politique fiévreux de l'après-guerre les trois écrivains n'auraient pas pu se faire comprendre, plus grave même ils auraient risqué de se faire passer pour des criminels de guerre, ce qu'ils n'étaient nullement. Dans le cas de Cioran, conscient sans doute du danger allemand, qui avait décidé, en 1937, de s'établir à Paris et donc pas à Berlin, il s'était déjà détourné de ses idées, audacieusement exprimées dans la *Transfiguration de la Roumanie*, au moment où il rédigeait son *Précis de décomposition*. Ce "reniement" forme précisément le sujet même du livre. A la même époque, aux environs de 1950, il écrivit *Mon pays*, qu'il faut lire comme un adieu lucide à la Roumanie et à son propre passé. Cioran y tourne la page.⁴

³ Marie-France Ionesco, *Portretul scriitorului în secol. Eugène Ionesco 1909-1994*, Bucarest, Humanitas, 2003, pp.121-122.

⁴ Cioran, *Țara mea. Mon pays*, Bucarest, Humanitas, 1996.

Peut-être est-ce intéressant, à la lumière des accusations d'Alexandra Laignel-Lavastine, de relire le *Précis*, par exemple le fragment tragico-nihiliste du "Renégat", anticipant la réponse au reproche de Noica dans la "Lettre à un ami lointain" de 1957 et aboutissant à l'idéal de détachement total, dont la figure salutaire de Diogène lui sert de modèle, toujours dans le *Précis*. Pour celui qui sait lire tout est dit dans ce livre. Si, dans le cas d'Eliade, on se donne la peine de lire ou de relire *Le mythe de l'éternel retour*, que l'auteur a commencé à écrire au Portugal en mars 1945 et qu'il a publié l'année même où Cioran achève son premier livre en langue française, c'est-à-dire en 1947, le message est clair aussi. Tandis que Cioran s'enfonce dans un désespoir cathartique, Eliade diagnostique le marxisme et le fascisme qu'il considère comme des manifestations ou des "types d'existence historique" privant l'homme moderne de toute liberté et de toute possibilité de "création d'histoire".⁵ Nous savons que Cioran rejetait même cette dernière illusion.

Sans vouloir et pouvoir approfondir cette question, née d'une lecture parallèle de deux métaphysiques, l'une, celle de Cioran allant dans la direction d'un pessimisme salutaire, l'autre aboutissant chez Eliade à un optimisme chrétien qui continue à prendre ses racines dans un cosmisme ahistorique, tout en cherchant à y réaliser, par la foi, la confrontation de l'homme avec l'histoire, je persiste à croire que dans la confrontation avec l'histoire de leur temps l'essentiel du débat se joue, chez le trio, sur le plan des idées. La seule erreur, du moins chez Cioran et Eliade, c'est d'avoir mêlé le plan des idées et celui de la pratique dégradante de la politique. La mystique s'est perdue dans la politique, aurait dit Charles Péguy. Il leur a fallu l'exil pour clarifier dans la sérénité intellectuelle, mêlée de lucidité amère, leur pensée sur un plan à la fois personnel et universel.

⁵ Cette nostalgie qui se nourrit de la culture de la société archaïque continue toujours à alimenter certains penseurs roumains qui se situent dans la lignée de Lucian Blaga et Mircea Eliade (voir Vasile Avram, *Creștinismul cosmic*, Sibiu, 1999).

Anthropocosmisme, antijudaïsme et antisémitisme

Je ne partage nullement l'avis d'Alexandra Laignel-Lavastine là où elle expose dans les paragraphes consacrés au *Mythe de l'éternel retour* et au *Sacré et le profane*, que l'antisémitisme d'Eliade serait lié, dans sa pensée, au fait que c'est le judaïsme qui a inventé le temps linéaire, détruisant ainsi "le sacré du cosmos", qui est la caractéristique principale de l'expérience archaïque de l'existence, propre au monde prémoderne. Le judaïsme serait à la base de l'homme moderne et de la société occidentale contemporaine, d'où proviendrait tout le malheur du siècle. Toute l'anthropologie religieuse éliadienne vise à créer, dans les termes d'Alexandra Laignel-Lavastine, une nouvelle idéologie, un "nouvel humanisme" ou "symbolisme anthropocosmique", opposé à l'anthropocentrisme du monde moderne. L'anthropocosmisme d'Eliade met en cause toute la philosophie du progrès.⁶ Dans ce sens on pourrait parler d'une utopie rétro. Or, cette vision serait à la base de l'antisémitisme d'Eliade. Comme nous avons démontré plus haut, commentant le *Mythe de l'éternel retour*, Eliade y fait précisément le procès du fascisme et du nazisme, imputant ces idéologies antihumanistes et antichrétiennes à la conception moderne du monde et à l'absence du sacré dans la société contemporaine. Par son antimodernisme la philosophie politique d'Eliade ne peut pas être assimilée au fascisme. Cela vaut également, croyons-nous, pour les idées politiques de Codreanu, qui se situent plutôt dans un courant nationaliste de type romantique ou idéaliste. Les catégories européennes occidentales s'appliquent mal au nationalisme roumain des années '30. Cela mérite une étude approfondie. D'ailleurs toute cette littérature politique roumaine n'est pas prise en considération par Alexandra Laignel-Lavastine. L'utopisme nationaliste roumain, fondamentalement antimoderniste, avec lequel Eliade et Cioran ont sympathisé, en explique également l'antioccidentalisme. Par-là il est proche de l'antimondialisation actuelle, qui sévit dans le monde atlantique, en dépit de l'absence de toute trace de christianisme cosmique dans ce courant. L'anti-modernisme forme le trait

⁶ Voir Alexandra Laignel-Lavastine, *Op. cit.*, pp.429-439.

métaphysique commun des trois écrivains roumains. C'est là aussi que réside le fond de leur anticommunisme bolchevique. Sur ce fond-là ils furent tous d'accord. En dehors de leur amitié proprement dite, ce sont les préoccupations philosophiques, liées à l'époque, qui les unissent.

La philosophie d'Eliade consiste à restaurer le lien entre le christianisme et l'expérience cosmique du monde. Elle cherche son côté social dans le personnalisme d'Emmanuel Mounier. Ainsi elle vise à réintroduire la dimension du sacré dans la vie humaine. Dans son article du cahier de l'*Herne* (1978) Petru Culianu a très bien défini "l'anthropologie dualiste" de Mircea Eliade, dans lequel il décrit la rupture traumatique entre "le plan personnel (le « complexe de l'ego »), profane (l'histoire personnelle comme *Alltäglichkeit*, son *uneigentliche Existenz*) et le plan transpersonnel, « sacré »" : "toute vraie réalisation humaine se pose en dehors de l'histoire et même contre elle : car la seule réalisation définitive c'est d'atteindre le plan du sacré et de se laisser absorber en lui", mettant fin ainsi à la situation de rupture. Or, poursuit Culianu, "cela correspond tout à fait à la conscience d'eux-mêmes qu'ont eue les plus grands artistes de notre temps." Culianu fait référence à Mallarmé.⁷ De même Cioran a critiqué l'histoire, se plaçant plutôt sur un plan théologico-philosophique de l'existence, aspirant à l'état paradisiaque d'avant le péché originel, qu'il met sur le dos de l'Histoire. Tous les deux, Cioran et Eliade, ont vécu, à partir de leur expérience propre, le sentiment tragique de l'homme moderne. Tous les deux ils ont fait la critique de l'historicisme. Toutefois Cioran, contrairement à Eliade, s'est résigné à une vision apocalyptique de la fin de l'histoire et du monde, tout à fait en conformité avec la tradition chrétienne. La pensée d'Eliade était plutôt possédée par le goût de l'Un (Pierre Emmanuel).

Quelles réflexions faut-il tirer du comportement d'Eliade, Cioran et Ionesco vis-à-vis de la Légion de Fer ? Tout dépend du jugement qu'on émet à leur sujet. Alexandra Laignel-Lavastine part du silence intentionnel des trois auteurs roumains sur leur passé "fasciste". En tant qu'historienne elle refuse de juger leur

⁷I.P. Culianu, L'anthropologie philosophique, dans le numéro des *Cahiers de l'Herne*, consacré à Mircea Eliade, Paris, 1978, 2^e édition, 1987, p.206.

oubli, dont elle s'est limitée, écrit-elle, à "retracer les étapes". Ce travail historique, elle le justifie comme une "manière de ne pas se prétendre quitte, dans l'Europe d'aujourd'hui, d'événements qui n'ont été possibles qu'en vertu d'inclinations profondément ancrées dans nos traditions de pensée : antijudaïsme chrétien, nationalismes ethniques, haine de l'Occident, ressentiments contre la modernité." (p.521) Or, c'est sur le plan de l'exacitude historique, de la datation des faits et de l'interprétation souvent fautive des textes, que ce sont concentrées la plupart des critiques dans la presse roumaine (Marta Petreu, Mircea Iorgulescu, dans l'hebdomadaire 22, Constantin Zaharia dans la revue parisienne *Critique*, 666, 2002, pp.850-868).

Dialogue Est-Ouest

Qu'est-ce qu'Alexandra Laignel-Lavastine vise par ce qu'elle nomme "*nos traditions de pensée*" (souligné par nous) ? Celles des intellectuels de l'Ouest *et* de l'Est ? De toute manière elle veut inscrire son travail d'historienne des pays de l'Est, en particulier de la Roumanie, dans un effort de construction d'un dialogue Est-Ouest. Les nationalismes culturels, sévissant dans la zone du Sud-Est, sont considérés par l'auteur comme des mouvements aux "effets désastreux", mettant un obstacle à ce dialogue. Elle préconise que le travail de "mémoire" en ces pays n'englobe pas seulement le passé communiste mais également le passé des "clercs ex-fascistes" (p.510) : "on ne peut progresser dans la compréhension du phénomène communiste à l'Est qu'à une condition : intégrer les dérives de l'entre-deux-guerres à une réflexion plus globale sur les éléments internes qui ont pu rendre ces sociétés vulnérables à l'emprise de la violence totalitaire. Cette ligne d'analyse apparaît pourtant particulièrement incontournable dans le cas roumain, la tournure ultra-nationaliste prise par le régime communiste à partir des années 1970-1980 ayant eu pour spécificité de puiser une part substantielle de sa légitimité dans la rhétorique de « l'honneur national », en même temps qu'on réhabilitait, sur place, nombre de théoriciens de l'archaïsme roumain d'avant-guerre, parmi lesquels, on l'a vu, Mircea Eliade." (pp.510-511) Par "*nos traditions de pensée*" il faut donc bien

comprendre chez Alexandra Laignel-Lavastine les traditions roumaines.

Mais c'est là que le bât blesse. Le nationalisme culturel à caractère cosmique et chrétien d'Eliade qui prend ses sources dans une réflexion européenne sur la situation spirituelle de l'homme dans le monde moderne, auquel ont pris part d'illustres penseurs de Charles Péguy à Hannah Arendt, peut-il être considéré, sauf abus, comme le fondement idéologique du "régime communiste à partir des années 1970-1980" ? A notre sentiment c'est vouloir marier l'eau et le feu. La pensée d'Eliade, telle quelle s'est exprimée dans ses études d'anthropologie religieuse, dépasse de loin le niveau où se situent les courants idéologiques et politiques des années '30 et '70-'80. Elle s'inscrit dans les grands mouvements qui dominent jusqu'à nos jours la philosophie de la culture. Elle ne peut être réduite à sa dimension purement politique. C'est aussi se tromper sur les idées politiques, y compris les erreurs blâmables, qui ont inspiré l'ainsi dite génération de 1927, celle du trio Cioran, Eliade, Ionesco. Sous ce seul aspect il suffit de prendre en considération le vaste champ des lectures de Cioran, s'étendant d'Emmanuel Kant, Nietzsche et Spengler à la pensée française de Pascal à Bergson. Cioran se situe au cœur même de la pensée de son temps. Ses prises de position dans les événements qui ont marqué l'histoire de son pays dans les années '30 sont, en majeure partie, à inscrire sur le compte de ses "obsessions", comme il témoigne dès les premiers mots de *Mon pays*. Ce qui compte chez lui, au niveau de la psyché et de l'écriture, c'est précisément l'impact violent des événements et des lectures sur ce jeune penseur extrêmement sensible aux mouvements de son temps. C'est sur le plan de la vie intérieure que se joue le drame de l'histoire et, par conséquent, l'intérêt de son œuvre. Ses prises de positions politiques, souvent regrettables, comme il a avoué lui-même, font partie du drame intérieur.

La force de l'amitié

Nous agréons avec l'idée d'Alexandra Laignel-Lavastine que dans le cadre d'un dialogue entre les pays de l'Est et de l'Ouest, le travail de mémoire devrait comprendre, en mesure égale, la période fasciste et communiste de l'histoire des pays concernés, en

particulier de la Roumanie. La pensée de Cioran, Eliade et Ionesco y occupe une place importante. A ce propos ne faut-il pas éviter le risque de confondre, là aussi, les deux plans, dont parle Petru Culianu dans son article mentionné sur Eliade, celui du niveau "personnel" ou "profane" ainsi que celui qui se situe sur le plan "transpersonnel", c'est-à-dire "en dehors de l'histoire et même contre elle" ? Dans le cas des trois écrivains roumains toute la véritable discussion se place sur le plan des idées et de leur expression. Les cultures se rencontrent à ce niveau-là, ce qui n'exclut nullement la prise en compte des relations entre les idées et les événements. Nous estimons que le dialogue préconisé par *Alexandra Laignel-Lavastine ne peut pas se réaliser*, sur le plan intellectuel, de la manière réductrice dont la triple biographie intellectuelle et politique de Cioran, Eliade et Ionesco a été traitée par l'auteur. C'est dans ce contexte que la correcte évaluation de l'amitié entre les trois amis prend tout son relief. Ce n'est pas sans raison que dans ses réflexions sur le livre d'Alexandra Laignel-Lavastine, Ion Vianu stigmatise "l'Occident" d'être fermé à l'amitié. C'est la raison pour laquelle nous clôturons ces réflexions par quelques témoignages sur l'amitié qui régnait entre les principaux intellectuels de la génération '27. Nous craignons que ce fait "culturel" n'ait conduit Alexandra Laignel-Lavastine à une erreur d'appréciation du comportement des trois intellectuels vis-à-vis de leur passé, faussement présenté comme un "oubli" conscient du fascisme.

Malgré leurs divergences de vue et l'évolution ultérieure de leurs positions philosophiques, morales et politiques, qui ont marqué leur œuvre après la deuxième guerre mondiale et où cette guerre même a joué un rôle prépondérant, les "Trois" ont toujours été liés par une amitié sans faille qui a survécu aux aléas de l'histoire. Nous répétons qu'en dehors de leur foi dans l'amitié les trois n'ont cessé de s'entendre sur les principes de base de la vie, qui ont cimenté leurs liens. Dans son article sur le livre d'Alexandra Laignel-Lavastine, publié dans la revue 22 (21-27 mai 2002, p.16), Ion Vianu a attiré l'attention sur cette foi en ces mots :

"Dans l'Occident correct il est probable qu'il est difficile de croire à l'amour, au repentir. Cela devient ridicule et

suspect de parler de l'amitié. La généalogie de la morale devra constater la lente fonte du sentiment d'amitié dans la balance du siècle que nous vivons. Ce livre est, entre autres, un signe que le monde d'aujourd'hui oublie l'amitié. Cela se peut qu'elle demeure un *privilège* du monde de l'Est, misérable (ce qui signifie : *pauvre, dur, digne de pitié, ensemble*)."

Le *Journal* (1931-1937) de Petru Comarnescu témoigne à maintes reprises de l'amitié qui réunissait non seulement les "trois" mais toute la jeune génération bucarestoise des années '30, dont le récit suivant fournit un exemple éloquent :

"Lundi soir le 23 octobre (1933) j'ai offert un repas chez Enescu, auquel j'ai invité encore l'autre fêté et qui était prêt à partir pour des études, toujours à Berlin, Emil Cioran, ainsi que Vulcănescu, Coste, Picki, Octavian Neamțu, Dinu Noïca, Alfons Adamia, Petre Boldur, mes nouveaux collaborateurs de *Rampa*, s'y est ajouté, non invité, le sombre et dépité Constantin Fântâneru, et à la gare on s'est rencontré également avec Arșavir Acterian et Blaga.

Le repas s'est passé agréablement. À la fin moi j'ai pris la parole mais Vulcănescu ne m'a pas laissé développer l'allocution que j'avais préparée à la maison. Ému, je fus sur le point de pleurer. J'ai montré ma reconnaissance envers Golopenția et ma confiance en Cioran. Cioran a répondu tout en louant ma générosité, de même Golopenția, lui aussi ému. Picki a dit de belles paroles sur l'amitié qui lie ce groupe. Vulcănescu qui a une attitude amicale mais moqueuse, a dit quelque chose qui m'a flatté tout de même. « Songez à ce que furent les choses avant ton retour d'Amérique et ce qu'il y a maintenant... Avant, il n'y eut rien, maintenant regarde comme les choses ont évolué ». Ce fut une soirée émouvante, sincère, de grande amitié. Nous avons tous conduit Cioran à la gare. Au retour

nous sommes allés à douze en monôme, dans la rue, vers le Corso, nous nous séparant au Boulevard de l'Académie."⁸

Concluons qu'en matière humaine il n'est pas sûr du tout que les "archives", dont parle Alexandra Laignel-Lavastine à la fin de son livre, dévoilent l'entière vérité sur les hommes et les événements et qu'il est peut-être aussi valable en historiographie, particulièrement dans les pays de "l'ex-Europe communiste", toujours à la recherche d'une "reconstruction identitaire", de se mettre à l'écoute des témoignages de ceux qui avant comme aujourd'hui se sont lancés dans la "quête éperdue d'une innocence inaugurale", tellement ironisée par l'auteur de "l'oubli du fascisme".

Eugène VAN ITTERBEEK

Thomas STÖLZEL, *Ein Säulenheiliger ohne Säule. Begegnungen mit E.M.Cioran*, Graz-Wien, Literaturverlag Droschl, 1998, 140 pp; *Zersplitternde Gewißheiten. Ein E.M.Cioran- Lesebuch*. Herausgegeben und mit einen Vorwort versehen von Thomas und Simone Stölzel (Suhrkamp Taschenbuch 3278), Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2002, 188 pp.

Le livre du critique allemand Thomas Stölzel, né en 1964 à Nüremberg, s'ouvre sur un chapitre fort original, relatant une rencontre en plusieurs étapes avec Emil Cioran à Paris, en juillet 1992, trois années avant la mort de celui-ci le 20 juin 1995. C'est en sortant de la librairie Corti que, tout à fait par hasard, l'auteur aperçoit un "vieux monsieur" en qui il croit reconnaître Emil Cioran. Sans le savoir il prononce son nom, le monsieur se retourne, regarde dans la direction d'où provient la voix et poursuit sa route. Tout étonné Thomas Stölzel répète le nom, le vieux

⁸ I.P. Culianu, L'anthropologie philosophique, dans le numéro des *Cahiers de l'Herne*, consacré à Mircea Eliade, Paris, 1978, 2^e édition, 1987, p.206.

monsieur revient sur ses pas, lui demande dans un "allemand au son balkanique" à qui il a à faire, l'étranger se présente comme un lecteur de ses livres, la conversation s'engage, se poursuit dans un café, se prolonge le lendemain chez Cioran dans son appartement de la rue de l'Odéon. La conversation, comme dans tout premier contact, débute d'une manière anecdotique, s'approfondit, se concentre petit à petit autour de certains thèmes qui se présentent au hasard des paroles échangées : la langue française, l'immense difficulté d'écrire en français, Paris comme ville diabolique, de plus en plus invivable, Celan, la Fête Nationale, insupportable, le rôle du corps dans la pensée, le passé, l'insomnie, etc.. Tout reste très anecdotique, concret, accompagné de réflexions, entrecoupées d'exclamations, de moments de colère contre le monde contemporain. L'entretien emprunte sa cohérence au portrait spirituel et psychologique que Thomas Stölzel retrace de Cioran, aux fragments de textes par lesquels l'auteur complète, approfondit la conversation, qui se perpétue en quelque sorte durant l'écriture, donnant une forme écrite à cette mémorable rencontre. Le récit se présente comme le scénario d'un film documentaire.

Tout le livre de Thomas Stölzel a quelque chose de fragmentaire voulu, témoignant d'une connaissance de l'œuvre et de la pensée de Cioran. Il révèle toute la difficulté, éprouvée par chaque lecteur de se former une idée d'ensemble de cette vaste œuvre, semblant échapper à toute emprise qui se veut d'une manière ou d'une autre un peu systématique. À plusieurs endroits de ses réflexions, Thomas Stölzel fait part de ce problème. Il se demande si, à propos de la relation de Cioran avec la pensée de Nietzsche, une lecture chronologique ne pourrait pas apporter certaines clarifications. On peut s'imaginer une biographie de Cioran lecteur. La majeure partie de sa vie est faite de lectures, de réactions souvent diverses à ses lectures, la plupart des mêmes auteurs (Pascal, Schopenhauer, Nietzsche, Baudelaire, Dostoïevski, Shakespeare, etc.). Il s'agit d'une étude contextuelle évolutive, où l'on prend en compte par l'analyse des citations et commentaires les diverses interprétations suscitées par les textes au courant de la vie.

Un telle étude systématique, analytique, chronologique permettra de démontrer la complexité et la cohérence interne de l'œuvre. Elle évitera de fausses interprétations et des conclusions hâtives,

erronées, partiales même, comme il est apparu dans le livre d'Alexandra Laignel-Lavastine plus particulièrement au sujet des idées politiques de Cioran. Le chapitre de Thomas Stölzel, aussi fragmentaire qu'il soit, sur le scepticisme ouvre des perspectives dans ce sens. Toute la discussion sur le soi-disant pessimisme de Cioran, contredit d'ailleurs par l'auteur lui-même, gagnerait beaucoup à une approche plus systématique, méthodologique de l'œuvre. De même le sujet si important de la pensée religieuse et ses rapports avec la mystique mérite une étude approfondie de ce type.

On peut se demander si l'œuvre mérite la mobilisation de tous ces efforts interprétatifs, voués à l'étude d'une pensée, si souvent prise par les pièges de la contradiction. C'est en cela que consiste précisément l'aspect humain de la pensée de Cioran, avoue Thomas Stölzel : "Le fait que les choses ne vont pas ensemble chez Cioran, et que celui-ci ne s'en cache pas – cette inconséquence apparemment vécue comme une jouissance – qu'il accentue même, c'est cela qui lui confère ce caractère spécifiquement humain et ce qui fait si souvent défaut aux penseurs conséquents. L'inconséquence et la subjectivité déterminent la pensée de Cioran – mais quelle pensée est à l'abri de cela ?" (p.69)

C'est le mérite de l'anthologie de Thomas et Simone Stölzel, conçue peut-être d'une manière un peu trop méthodique dans un but pédagogique, de mettre entre les mains des lecteurs intéressés un ensemble de textes, groupés autour de treize thèmes principaux, dont voici les énoncés : sur moi-même ; la France et la Roumanie ; le style, la langue, la littérature ; philosophie et anti-philosophie ; le Rien et le Vide ; les religions ; la force de la négation ; les instants ; exister ; le portrait ; la "paradoxie" ; l'insomnie ; le scepticisme. Chaque groupage de textes est introduit par une page synthétique sur la question. Le livre se termine par une ample bibliographie. Nous regrettons un peu que la bibliographie soit exclusivement allemande. Nous aurions également préféré que les titres allemands des livres traduits de Cioran soient accompagnés des titres en langue originale, roumaine ou française. Alors il apparaîtrait que sur la période roumaine de Cioran il existe déjà une littérature abondante, hélas peu connue à l'étranger. Je conteste donc le caractère trop occidental de la conception du livre. Thomas Stölzel

a raison de plaider pour la constitution d'une bibliographie internationale sur la vie et l'œuvre de Cioran. Entretemps on peut se féliciter, malgré nos objections, de la parution de livres si sérieux et honnêtes comme ceux de Thomas et Simone Stölzel.

Eugène VAN ITTERBEEK